

Yves Gaucher
Rêverie de l'absolu

Michel Ragon

Volume 17, Number 70, Spring 1973

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57836ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ragon, M. (1973). Yves Gaucher : rêverie de l'absolu. *Vie des Arts*, 17(70), 28–33.

Yves Gaucher

rêverie de l'absolu

Michel RAGON

Yves Gaucher est typiquement le genre de peintre, dont on n'aime ou l'on n'aime pas le travail, mais à propos duquel il est difficile d'écrire. La peinture de Gaucher est aussi imphotographiable qu'elle est irracontable. Pour défier le problème de la reproduction de ses oeuvres, le catalogue de son exposition au Musée de Vancouver, en 1969, s'ouvrait sur une photo d'atelier où l'on voyait six grandes peintures *neutres*; c'est-à-dire aux formes et aux couleurs non fixées par la pellicule, des peintures *effacées* puisque irréproduisibles.

Laisser après le nom: Yves Gaucher, quelques pages blanches à la libre disposition de la méditation et de la rêverie du lecteur est également tentant. Mais si Gaucher est toujours à la limite du presque rien, du presque sans couleur, du presque sans forme, il y a néanmoins quelque chose, quelques couleurs, quelques formes, sur ses toiles. Et voilà que l'on me donne la tâche, malaisée, d'essayer de les traduire par des mots.

Yves Gaucher s'apparente au Hard-edge, au Suprématisme, au Monochromisme. Il fait parfois penser à un Rothko qui serait géométrique, à un Barnett Newman qui serait clair. C'est-

à-dire qu'il se situe, dans la technique et dans l'expression, tout à fait à un pôle opposé de celui de Rothko et de Newman. Mais dans la rêverie de l'absolu, ils se rejoignent. Yves Gaucher est un peintre de la retenue, un peintre tranquille. Ses toiles sont des grandes plages de méditation. Si l'on n'aime pas, on trouve que tout cela est vide. Si l'on aime, on est envahi, envoûté. Personnellement, j'aime beaucoup la peinture d'Yves Gaucher.

Dire comment il travaille peut éclairer son oeuvre. Il a dans son atelier trois ou quatre toiles sur lesquelles il peint en même temps, se reposant de l'une sur l'autre, profitant des changements d'échelle, utilisant une même gamme de couleurs. Chaque tableau est repris infiniment, jusqu'à comprendre trente couches superposées, sans que le résultat donne une impression de matière. Il ne s'arrête que lorsque les trois ou quatre toiles sur lesquelles il travaille parallèlement sont *mûres*; qu'il a en tout cas, lui, peintre, l'impression d'une maturité, de ne pas pouvoir aller plus loin, d'avoir touché sa limite.

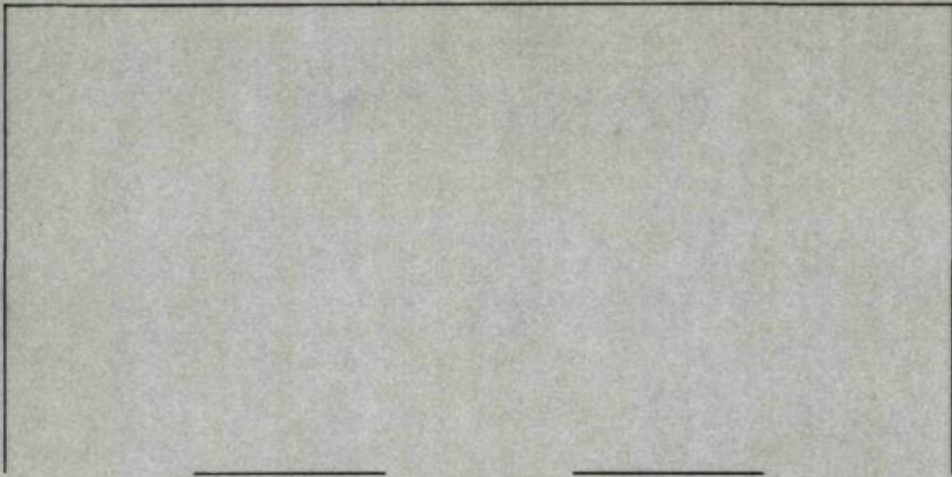
L'oeuvre propre à Yves Gaucher commence en 1963 avec ses gravures sur Webern. Gravures singulières, à la

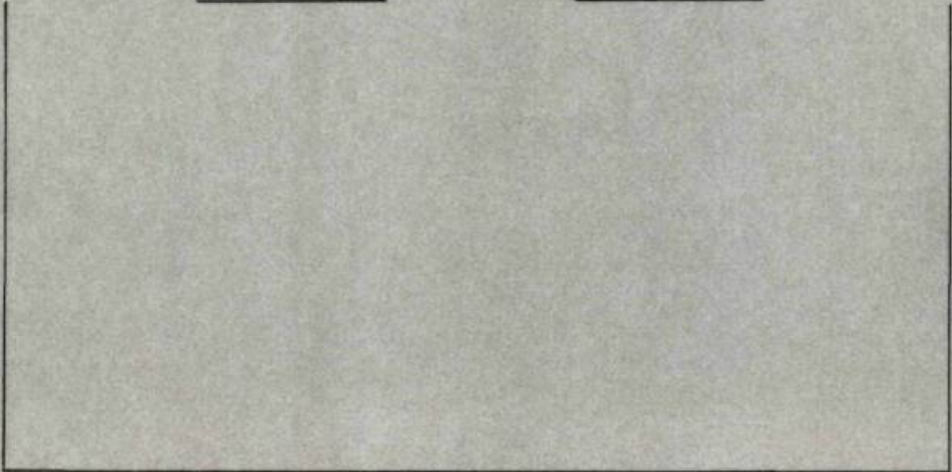
Sans titre, 1966.
Dessin; 24 pces x 18. (60 x 45 cm.)
Montréal, Galerie Marlborough Godard.
(Phot. Al Kilbertus)

fois en creux et en relief et qui devaient donner à l'artiste une sérieuse réputation de graveur le conduisant à devenir professeur de gravure à l'Université Sir George Williams de Montréal. Mais, depuis que Gaucher est devenu professeur de gravure, il ne grave plus. Tout comme, après avoir beaucoup écrit, il n'écrit plus. Le silence de la toile vierge l'a pris tout entier.

C'est en 1962 qu'il prend conscience à Paris de ce qu'est la musique de Webern. Comme d'autres ont eu leur vision du monde bouleversée après avoir vu une exposition de Cézanne, Gaucher, après sa rencontre avec la musique de Webern, n'est plus le même. Tout naturellement, il tente de transposer le langage musical dodécaphonique en peinture. Il travaille même au laboratoire de musique électronique de l'Université McGill. Mais il s'aperçoit vite que la transposition est impossible et que l'on n'arrive qu'à de relatives équivalences.

Échec? Non. Car c'est de ces expériences, de cette confrontation avec le musicien qui est sans doute le plus difficile et le plus parfait du XX^e siècle, que Yves Gaucher sort tranfiguré. En 1965, il travaille à des tableaux car-





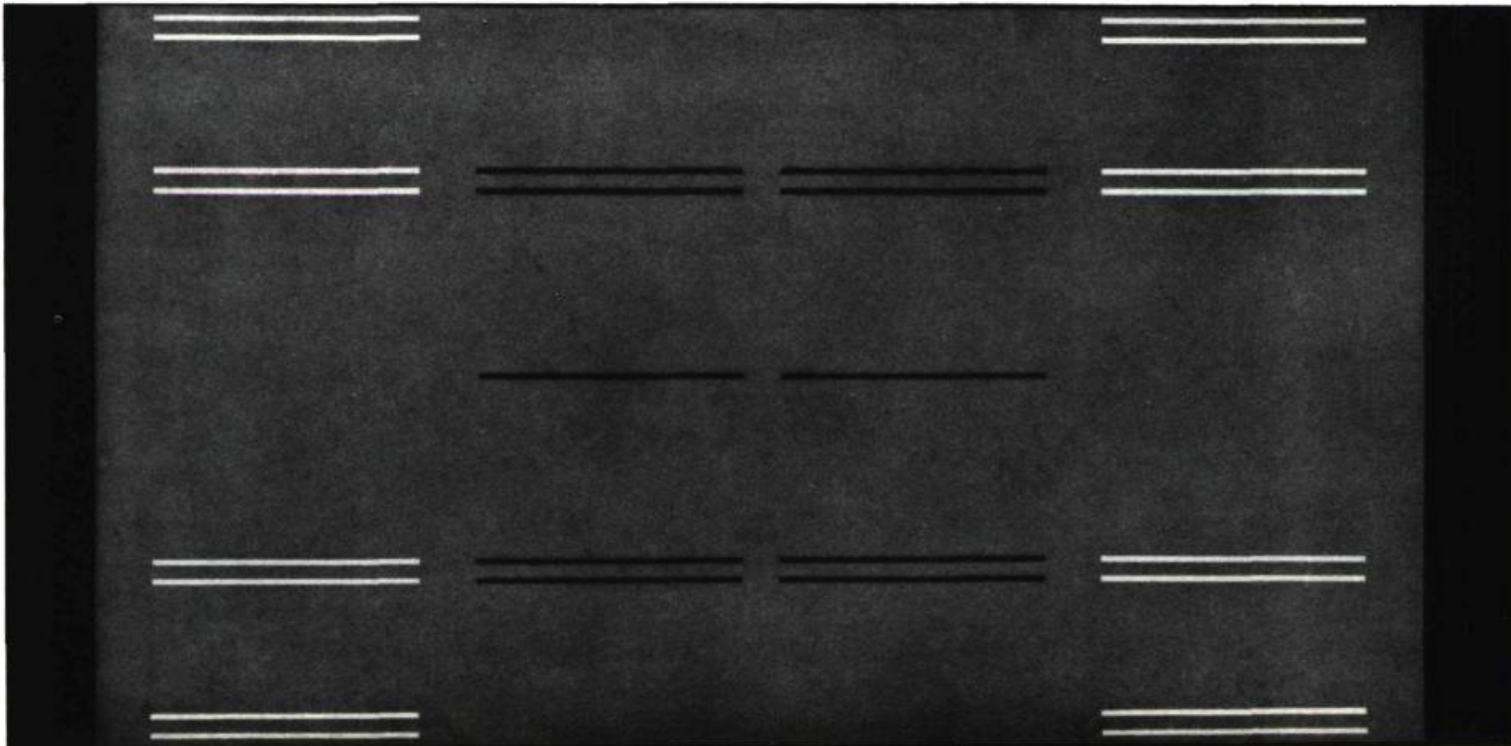
La Galerie Marlborough Godard, à Montréal, présentera une exposition des oeuvres récentes d'Yves Gaucher du 19 mai au 7 juin 1973. Pour sa part, Michel Ragon, professeur invité à l'Université McGill, l'été dernier, a fait la connaissance d'Yves Gaucher lors de leur participation à une table ronde sur *La Ville utopique* organisée par *Vie des Arts* (voir notre article intitulé *Ville utopique, ville humaine*, N° 69 (Hiver 1972-1973), p. 21-25). Vivement intéressé par l'oeuvre de notre artiste québécois, le célèbre critique français dégage ici les clés du langage pictural de Gaucher.

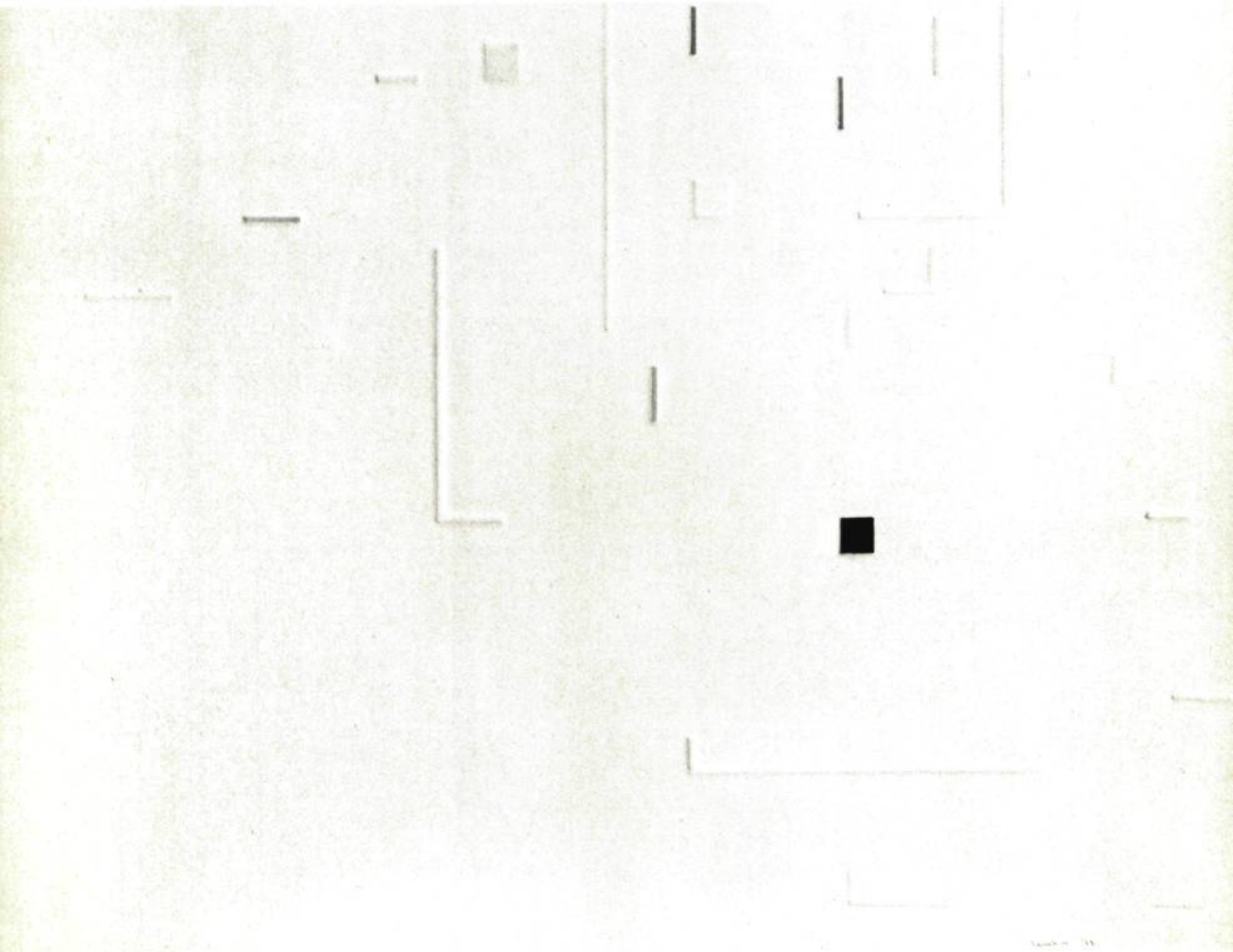
1. *Ondulation des 4 coins*, 1966.

Acrylique sur toile;
40 pces x 80. (101 x 203 cm.)
Montréal, Coll. Galerie Marlborough Godard.
(Phot. Al Kilbertus)

2. *En hommage à Webern — No 3*, 1963.

Impression en relief sur papier laminé;
22 pces x 30. (55 x 76 cm.)
Montréal, Coll. Galerie Marlborough Godard.
(Phot. Al Kilbertus)





rés, présentés comme des losanges, sur la pointe d'un côté, et où n'apparaissent que des lignes jaunes, géométriques. En 1966, un tableau, intitulé éloquentement *Silences*, est tout bleu, avec des barres vertes et grises (le gris devenant marron par le voisinage avec le bleu). En 1967, Gaucher fait un dernier tableau coloré, immense, d'un jaune éclatant, où treize petites barres roses et bleues jouent leur musique de chambre. Mais après ce coup d'éclat, Gaucher se voue au gris. De grands tableaux gris, peints au rouleau. Certains de ces tableaux gris sont immenses (4 mètres sur 3). De minces petites barres blanches sont le seul événement qui intervient sur ces

surfaces monochromes.

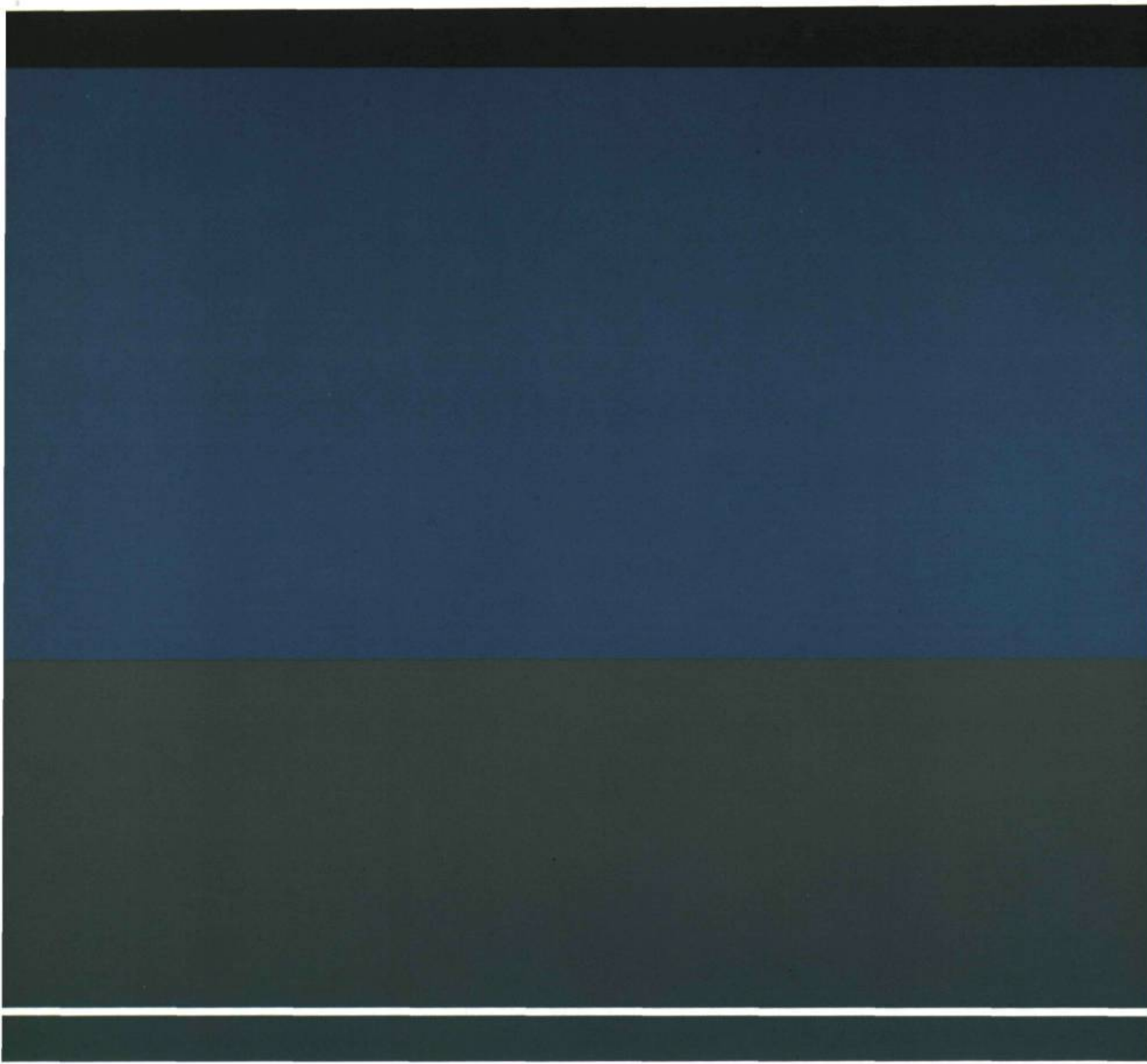
En 1969, il remet de nouveau tout en question, un grand tableau rouge intervenant à la fin de l'année. Après ce nouveau tableau-rupture, les formes qui apparaissent sur ses tableaux sont seulement horizontales. Ces lignes/barres s'allongent jusqu'à diviser le tableau en trois parties. Gaucher joue sur le thème des deux tons divisés par une ligne blanche. Certains tableaux sont composés de cinq tons parallèles, du blanc au gris, sur un fond bleuté. Trois lignes, deux gris; deux lignes, trois gris. Un jeu optique se forme, une rythmique spatiale. La couleur, bien que peu haute, finit, dans les toiles récentes, par devenir envahissante, en-

voûtante. D'autant plus envoûtante qu'elle est d'une extrême discrétion. Ce sont les ruptures de tons ou de couleurs qui divisent la toile, non les lignes/barres réduites à un simple accord blanc.

A partir de ses gravures sur le thème de la musique de Webern, Yves Gaucher a donné ses effets par un procédé de renversements et de retournements. Plus tard, il en est venu à l'asymétrie. Maintenant sa peinture est plutôt une équivalence de la musique aléatoire.

Une telle perfection dans le langage pictural n'est possible qu'avec la grande lenteur avec laquelle Gaucher opère; mais aussi en raison de son exigence. Une semaine après avoir terminé ses tableaux, il procède à de cruelles destructions. Si bien que sa production montrée est extrêmement faible.

Pas de titres pour ses oeuvres récentes. Rien qui ne cherche à accrocher le spectateur. Certains Québécois croient trouver dans la peinture de Gaucher des *gris nordiques*. C'est une manière de s'accrocher à un naturalisme qui me paraît ici hors de cause. En fait, Yves Gaucher, s'il travaille à Montréal, pourrait aussi bien être d'ailleurs. Sa peinture est en dehors du temps et des lieux, comme peuvent l'être Mallarmé, Webern et John Cage.



Brun, bleu, gris, 1972.

Acrylique sur toile; 80 pces x 100. (203 x 252 cm.)

Montréal, Coll. Germaine Gaucher.

(Phot. Al Kilbertus)